

« Avec or et dédain »

Poèmes de Carilda Oliver Labra

Carilda Oliver Labra est une poétesse cubaine née à Matanzas en 1924. Après avoir étudié le droit à l'Université de La Havane, elle se consacra dès lors à l'écriture et aux arts plastiques. Connue pour être l'un des poètes cubains contemporains les plus influents, ses œuvres s'orientent principalement sur les thèmes de l'amour, ou le rôle des femmes dans la société. Le 6 juillet dernier, **Carilda Oliver-Labra** fêtait son 91^e anniversaire et on pouvait lire sur Facebook le message suivant : « J'ai 91 ans et je suis avec mon mari... maintenant il pleut ici à Matanzas, ils disent que je suis lunatique, peut-être que c'est pour une seule circonstance, je crois en l'amour, merci de m'accompagner en ce 91^e anniversaire... Je ne veux pas mourir... » Avec or et dédain, voici la suite des poèmes choisis de cette auteure d'exception dans notre rubrique poésie (lire *Centre Presse* du 18 août 2013).

Traduit de l'espagnol par Clémence Loonis
avec la collaboration de Claire Deloupy.



« J'ai été très heureuse en étant poète ».

CONTE

Moi j'étais faible
blonde, poète, bien mariée
J'avais des dettes
et une santé de panatela blanc
Nous avons fait une maison pauvrement
beaucoup de fenêtres :
pour montrer nos baisers aux nuages
pour que le soleil entre
La maison était si belle
que toi tu ne dormais jamais
Tu n'étais plus avocat ni poliomyélitique
ni rien du tout.
Je n'ai jamais dit :
quand vas-tu déposer cette plainte ?
parce que moi non plus
je ne cuisinais pas
Ce furent des jours
comme il n'en reste plus dans les branches.
Moi je m'obstinais à semer quelque chose dans le patio :
tes chats pissaient dessus
mais j'étais tellement heureuse
que je ne pouvais pas
dire de mauvaises paroles
Hélas, un après-midi...
(septembre a pris part au malheur),
hélas, un après-midi
(Dieu devait être en train de faire des mots croisés) ;
hélas, un après-midi
tu as mis tant de pierres dans mes jupons
que depuis lors
j'essaie d'inventer mon visage.
Le couteau
avait la forme de ton âme ;
moi je voulais être une autre, parler des étoiles...
(il y a eu trop de nuit et de lit).
Moi je m'obstinais à semer quelque chose dans ta poitrine :
tes chats pissaient dessus
et j'étais si malheureuse que je ne pouvais pas
dire de bonnes paroles.
Tard en automne.
J'ai regardé les draps amers
le pot de lait
les rideaux
et le crépuscule m'a transformé en sa tache.
(Moi, j'étais soudain un œillet pourri
un canari banni).
Le gris m'a tant poussée
qu'en tremblant,
je suis retournée dans les jupes
de ma mère.
Tant de choses se sont passées
alors que je buvais la solitude à la cuiller...
Un vendredi
- un vendredi où ton oubli m'enterrait -
je suis arrivée à l'angle
de la maison.
Elle était là comme une tombe différente
on voyait une autre lumière par les fenêtres.
J'ai eu peur de haïr...
(J'étais même méchante).
Tant de choses se sont passées ;
le temps a cousu peu à peu mon regard.
Maintenant on ne peut pas m'effrayer
avec les coups de tonnerre
parce que la lumière m'élève.
Maintenant on ne peut pas me confondre avec un livre.
Je suis la parole retrouvée.
Riez
aiguilles qui dans ma chair chahutent ;
riez
araignées qui tissent mon linceul ;
riez
moi aussi, merde, ça me fait rire !

UNE FEMME ÉCRIT CE POÈME

Une femme écrit ce poème
où elle peut
à n'importe quelle heure de n'importe quel jour
au siècle de l'avitaminose
et de l'astronautique
tristesse désir on ne sait quoi
en attendant la baïonnette ou l'obus
une femme écrit ce poème
sans attributs
sans honte et à pleines dents
fouguese inaltérable repentie pourrissant
nous tombons tour à tour face aux étoiles
nous devons tous mourir
il n'y a rien de plus illustre que le sang
une femme écrit ce poème
quelle est stupide la ligne qui sépare le soleil de l'ombre
le crépuscule passe
s'accumulant au bout des terrasses
nous avons appris soudain une thrombose coronaire
tu existes solitude
une bombe a éclaté
regardez si les lentilles de contact se sont cassées
une femme écrit ce poème
elle met de côté quinze pesos pour le loyer
mon vieil ami
se défait de midi par la prostate
nous dansons
la préparation combative continue
ils ne passeront pas
une femme écrit ce poème
comme celui qui a perdu le temps pour toujours
je crois au cœur de Denise Darval
nous avons gagné parce que nous sommes morts
de nombreuses fois
on dirait que j'ai une hémorragie de synovie
il n'y a pas de temps pour la poésie
c'est vrai que les haricots ont pris leur temps pour bouillir
je te jure que demain je présenterai le divorce
une femme écrit ce poème
comment y a-t-il des phantasmes à sept heures
sur ma poitrine
j'ai éclissé une branche à la noix d'arec qui est triste
maman, toi tu ne sais pas combien tu me manques
si l'alarme aérienne sonne
prenez les enfants qui dorment dans le berceau
je vais ranger ce portrait du Che
comme le canari s'est tu j'ai ramené un ténor à la maison
une femme écrit ce poème
chargée d'ultimatums
de poudre
de rimmel
verte contemporaine niaise
entre l'urinoir
et
le cobalt
trèfle de l'espérance
convalescente d'amour
tricheuse jusqu'à l'extase
idiote comme une balade
névrosée
mettant des rêves dans une tirelire
nymphé du traumatisme
fiancée des couteaux
jouant à ne pas perdre la lumière dans la dernière partie
une femme écrit ce poème.

AVEC OR ET DÉDAIN

Je vais le voir
n'importe où
lui, il demandera un rhum pour le mélanger
avec mes pupilles ;
moi, le crépuscule
et on m'apportera une lame.
Je vais le voir :
à six heures du soir
quand les combattants révisent leurs fusils
et les adultères couchent avec des papillons ;
à six heures du soir
sans lune
quand les divorcées font naufrages dans les cinémas
et les ouvriers commencent à se baigner.
A six heures, tremblement et fraîcheur
chaleur étouffante
aveugle comme le lait et la soif
je vais le voir.
Du mercure dans sa main
une étrangère
quelle malchance
souterrain pour que je ris aux éclats.
Avec une robe jaune comme si je renonçais à la tristesse
je vais le voir.
Je ferai attention
il ne faut pas que quand il m'ouvre, éclatent les sanglots
et qu'il comprenne que je commets un délit.
Je serai prudente
je dois mentir : « au revoir, quelqu'un attend ».
Et en me levant avec or et dédain
les poumons grandiront où je le respire
et pour qu'il ne meurt pas tout à fait
je l'attraperai dans mon poème.
Je vais le voir
J'ai dit dans la beauté-
alors que je récupère l'aile qui ne sert pas
et les nêles pleuvent
les marges divaguent pleines de rumeurs ;
je vais le voir
et nous nous dilapidions en baisers
et le livre restait grand ouvert
et ensuite qui croyait aux montres
s'il a oublié ici sa bouche du binôme de Newton.

J'AI PERDU UN HOMME

J'ai perdu un homme.
Et je le cherche par les chiffres et les guitares
par les herbes et les paliers
dans le ciel
sur la terre
en moi.
J'ai perdu un homme.
Et je reste tremblante
comme celui qui ne mange que de la poussière
comme celui qui a égaré l'ombre.
Mais non
non et non
vous ne m'aidez pas à le chercher.
À qui ça importe que son regard ait vaincu le temps ?
À qui ça importe cette peau
ayant envie de lumière.
À qui ça importe des lèvres transparentes ?
qui n'ont pas eu faim,
des jambes qui ne couraient qu'à l'amour ?
J'ai perdu un homme.
Et tous rient
se distraient
transpirent
mastiquent
se dégagent la nuit ;
méprisants
ineffables
acrobates
unanimes
comme si ce n'était qu'une aiguille qui était tombée
ou la feuille la plus sèche
de l'arbre du bien et du mal,
comme si la mort n'était pas entrée
à contretemps dans notre maison.
Et moi qui pensais qu'il était trop jeune
qu'il réunissait des lamelles et des pierres
des petits morceaux de monde
des fers
des choses de la mer.
Moi qui pensais à sa grandeur
de créature
à comment il regardait Vénus au crépuscule
à comment il est tombé dans le piège.
Moi qui pensais
où est la moitié de mon corps
qui va chanter maintenant pour m'enlever la peur
aux nombres de fois où nous ne nous sommes pas embrassés
et où nous nous sommes embrassés
à ses yeux colériques face à l'injustice
à ce silence avec lequel il me répond
à la blessure que je ne lui ai jamais cousue
à ses mains.
J'ai perdu un homme.
Aidez-moi à le chercher !
Vite...
Je sens le froid.
Ici il n'y a pas de lampes ni de clés
je n'ai pas de filets
ni de ordinateur.
Je n'ai pas de flèches ni de radars.
Où est-il ?
Essaie-t-il d'être mon ombre le démuné ?
Est-il devenu invisible parmi les vers ?